



La découverte

C'était une jolie journée d'octobre, fraîche et piquante; une journée que Doris, Taisha, Jeanne-Marie et Lucinda n'oublieraient jamais. Elles travaillaient à la bibliothèque municipale de Huffington, dans le secteur jeunesse – sauf Lucinda, qui s'occupait des ouvrages de référence.

La bibliothèque était jolie comme tout, avec ce qu'il faut de moulures, de balconnets et de volutes, dans un joli édifice de briques rouges, au cœur de la vieille ville où la première galerie marchande à ciel ouvert de l'Indiana avait été inaugurée, en 1894. Au-dessus de la bibliothèque se trouvait un charmant petit musée. Il était gratuit. La bibliothèque occupait l'angle d'une rue, devant un beau parc verdoyant. Le parc était bordé sur trois côtés

par d'énormes maisons victoriennes en bardeaux de bois gris ; on les surnommait les Dames Grises.

Depuis les baies vitrées, à l'avant de la bibliothèque, on distinguait, au milieu du parc, une mare qui donnait aux canards un endroit où s'ébattre et aux enfants de quoi faire naviguer leurs petits bateaux. Aux quatre coins du parc s'élevaient des fontaines où les gens lançaient des pièces en faisant un vœu. À la fin du mois, on récupérait les pièces pour les donner à une œuvre de charité. La ville de Huffington était ainsi, gentille au possible et pittoresque comme il n'est pas permis.

La section adulte de la bibliothèque, qui regroupait les ouvrages de référence et les revues, ainsi que de grands fauteuils où consulter tout cela, était également entourée de baies vitrées, ce qui rendait l'ensemble vaste, confortable et lumineux. Les livres étaient sagement alignés sur des étagères en chêne massif. La bibliothèque sentait le vieux livre, cette odeur boisée, vaguement musquée, qui donne tout de suite envie d'entrer. Même les gens qui n'aimaient pas lire aimaient la fréquenter.

En ce matin précis où commence notre histoire – ce matin que les quatre bibliothécaires n’oublieraient jamais –, Lucinda se trouvait dans la section jeunesse parce qu’elle avait apporté à ses collègues une grosse boîte de donuts faits maison. Elle avait de grandes ambitions pâtissières et fournissait souvent les bibliothécaires jeunesse en gâteaux. Elle avait bien tenté la même chose avec les bibliothécaires de la section adulte, mais ils suivaient tous des régimes bizarres, macrobiotiques, keto, sans graisses, etc., comme souvent les adultes. Les bibliothécaires jeunesse, en revanche, n’étaient pas du genre à froncer le nez devant un bon cupcake. Ainsi Lucinda avait-elle lié avec Doris, Taisha et Jeanne-Marie une solide amitié ; c’était d’autant plus exceptionnel que les bibliothécaires jeunesse refusaient normalement de fréquenter toute personne qui ne relisait pas au moins une fois par an les œuvres complètes des plus grandes autrices jeunesse oubliées des années 1950.

Les bibliothécaires avaient préparé du café et le sirotaient en savourant leurs donuts à la confiture, au chocolat ou au caramel au beurre salé.

– Ceux-là sont vraiment les meilleurs, dit Taisha en agitant un donut au caramel.

– Oh non, le chocolat, c’est imbattable ! rétorqua Doris.

– Mmmm, fit Jeanne-Marie qui entamait son deuxième donut à la confiture et n’avait aucune envie de s’arrêter pour parler.

Ce fut à ce moment-là qu’elles l’entendirent.

– C’était quoi, ce bruit ? demanda Lucinda, dont les capacités d’attention, contrairement à celles du reste du groupe, n’étaient pas atténuées par la dégustation d’un donut (elle en avait déjà avalé deux au petit-déjeuner).

Les autres durent interrompre leur mastication pour écouter.

– On dirait... On dirait des pleurs de bébé, dit Taisha.

– Ah non, répondit Doris. Impossible. La bibliothèque n’ouvre pas avant une heure.

– Peut-être qu’un collègue de la section adulte est venu avec son bébé, suggéra Jeanne-Marie.

– On a des collègues dans la section adulte qui ont des *bébés* ? s’étonna Taisha.

– Eh bien, par exemple, ce petit jeune homme qui vient d’arriver, celui qui remet toujours les livres au mauvais endroit, intervint Lucinda, qui, à la différence des autres, était un peu au courant de ce qui se tramait côté adulte.

Un peu seulement, car ses collègues là-bas savaient qu’elle traînait avec les bibliothécaires jeunesse, et ça, ça ne pardonnait pas.

– Il a un bébé ? demanda Doris.

– Ça se pourrait bien, répondit Lucinda. Il a souvent des traces blanches sur son col, comme si un bébé lui avait régurgité dessus.

– Si ça se trouve, ça vient de lui, dit Jeanne-Marie. Les régurgitations, je veux dire.

– Pas impossible, admit Lucinda.

– Ou alors c’est autre chose, dit Doris. Peut-être qu’il a tendance à bavouiller. Mr. Pennysworth bavouillait.

Mr. Pennysworth était l’ex-mari de Doris. Elle l’appelait par son nom de famille afin de «garder une certaine distance entre nos deux noms», comme elle l’avait expliqué aux autres les sept cents premières fois qu’elle avait utilisé cette expression.